

LA CHRYSALIDE

Août

Cette femme !... Je suis assis, perclus, sur la terrasse et je regarde les bateaux. Je peine à suivre leur progrès, car il y a trop d'arbres entre eux et moi. Arlene me dénie le pouvoir de les abattre. Ce sont ses arbres, à elle. C'est sa maison, c'est sa terrasse. Elle revendique hautement la propriété du moindre brin d'herbe, du moindre trou de mulot. Je suppose que chaque nuage qui passe au-dessus de ses terres devient, dans son esprit malade, un peu le sien aussi.

De toute l'œuvre de La Rochefoucauld, ce que je préfère c'est le portrait qu'il fait de lui-même. Il se passe la main sur le visage, et on le sent qui grommelle quelque chose : quelle est cette créature que je contemple en ce moment ? Est-il possible que ce bouillonnement de pensées, les

aspirations vers le bonheur, les réflexions sur notre nature, l'accumulation de connaissances héritée de la lecture et de la vie, est-il possible que tout cela, cet univers, soit physiquement enfermé sous un crâne ?

J'offre à mon entourage le paradoxe d'un air de santé remarquable masquant la réalité de plusieurs maladies : aorte en friche, intestins râpés au vif, sanguinolents, défaits, trop de cholestérol... Tout ce que j'aime boire et manger m'est interdit. J'ai l'impression de porter un masque ou de m'être converti à une religion à laquelle je ne croirais pas.

À ces afflictions il faut, bien sûr, ajouter l'âge. D'accord, je ne suis pas tellement vieux, je n'ai guère que soixante-dix ans. On dit que la durée de vie de l'Américain moyen est de soixante-douze ans pour les hommes. J'ai donc encore deux ans devant moi. Après cela, mais après seulement, j'admettrai que je suis âgé... à moins que je ne me trouve une nouvelle

excuse. D'ailleurs, je ne suis pas Américain : je suis Belge ; citoyen américain mais Belge de naissance et d'éducation. Ma femme, elle, est née ici, dans cette maison, près de ce lac.

Non vraiment, je ne me sens pas vieux ; malade, oui, mais pas vieux. Le matin, je me lève et je vais aux toilettes puis à la salle de bain. Comme La Rochefoucauld, je m'approche du miroir et j'y découvre un visage d'une beauté extraordinaire. Il y aurait beaucoup de vanité à dire cela de soi à l'âge de vingt ou trente ans – même si c'était vrai – mais à soixante-dix ans, on peut l'affirmer sans broncher, car cela n'a plus aucune importance. C'est une curiosité, une anomalie. Je la contemple avec détachement et amusement ; comme lorsqu'on me dit que les araignées ne sont pas des insectes ou qu'il tombe six mètres d'eau par an sur le Mont Cameroun.

Je fixe sans comprendre ce long visage bronzé aux yeux rieurs, au regard ferme. Mes quelques rides,

surtout verticales, tendent à m'allonger le faciès. Elles me sculptent la peau plus qu'elles ne me vieillissent. J'ai toutes mes dents... toutes. J'ai l'air, comme disent mes petits-enfants, vachement sympa. J'ai aussi tous mes cheveux. Ils sont couleur argent et bien peignés en larges coques dodues.

Sépulcre blanchi, je ne suis que ruine et pourriture, mais je charme. Les jeunes femmes, et même les jeunes filles tournent autour de moi comme des chattes en chaleur. J'ai parfois l'impression que je me trouve par magie en état de survie artificielle et qu'un jour je vais me dissoudre, m'anéantir dans un grand cri d'horreur, ne déposant sur ma chaise longue qu'une trace de poix noire et nauséabonde.

Ma femme aussi est un sépulcre blanc mais elle, c'est au moral qu'il faut entendre cela. Extérieurement, c'est une vieille dame charmante, souriante, prévenante ; c'est un ange de douceur. En fait, c'est l'un des êtres les plus profondément abjects qu'il m'ait été

donné de rencontrer. Je ne me fais pas d'illusions : il y en a de pires mais je ne les ai pas épousées toutes ; une seule a suffi à mon malheur.

Au fond, j'ai de la chance : je me meurs sans en avoir l'air. J'ai l'allure d'un homme de cinquante ans bien portant, mince, souple, un ancien danseur ou champion de ski. J'accentue cette image à plaisir en arborant des chandails à col roulé.

Dans mon cas, comme certainement, dans le cas de beaucoup d'autres, le grand avantage de la vieillesse c'est que je me moque éperdument de presque tout. Pourquoi se tracasser si l'on désapprouve votre conduite ? Je vais bientôt mourir alors, qu'est-ce que cela peut faire ? Ma conduite n'a d'ailleurs rien de condamnable. Mon seul désir est qu'on me foute la paix. Arlene le sait, qui presque jamais ne me laisse en paix.

Arlene est une enfant gâtée... une vieille enfant gâtée. On la supporte par politesse ou par pitié, surtout quand

elle est un peu saoule et qu'elle répète vingt fois la même chose à un invité jusqu'à ce qu'il finisse par l'écouter et par suivre, regard las, sourire de circonstance, le récit qu'elle lui fait et qu'il connaît si bien, de son premier voyage à Paris. Ça devait être vers 1927. Elle s'était exclamée en traversant la ville en voiture décapotable à six heures du matin : "Dieu, que Paris est sale mais que Paris sent bon !" Et elle avait trouvé cette remarque d'elle-même si charmante, si spirituelle qu'elle nous la ressert depuis cinquante ans au rythme d'une fois par semaine. On croirait, à l'entendre, qu'elle cite une personnalité célèbre et idolâtrée.

C'est bien là le problème, en fait : elle s'idolâtre. Elle est, de sa propre religion, à la fois le dieu et le prêtre. Ses domestiques sont ses enfants de chœur. Ils sont payés pour cela et s'acquittent de leur rôle tant bien que mal... plutôt mal en fin de compte. Ils en ont vite assez et vont tenter leur chance ailleurs. Elle me déteste car j'ai toujours refusé de la déifier, mais elle

s'attache à moi comme une sangsue : elle ne saurait vivre dans la pauvreté.

Mais, dira-t-on, quel besoin aviez-vous d'épouser une telle femme ? Un homme comme vous n'avait-il pas que l'embarras du choix ? Oui et non. Ma famille était des plus strictes et avait fait de moi un grand timide. J'avais, à l'époque de mon mariage, peu de succès auprès des femmes ; beaucoup moins, cruelle ironie, que maintenant. Il faut dire aussi que les jeunes filles que je connaissais étaient toutes "bien", c'est-à-dire riches. Ma propre richesse n'avait donc, à leurs yeux, rien d'exceptionnel. Elles en connaissaient de plus cossus que moi. Simplement, nous étions prisonniers de nos castes. Ma famille portait l'étiquette "Grand Bourgeois". Nous ne côtoyions que les nôtres. La moyenne et la petite bourgeoisie étaient poliment et diplomatiquement tenues à l'écart. La noblesse nous méprisait. Elle ne pouvait nous pardonner de lui avoir raflé la plupart de ses châteaux...

Quant aux filles sans argent, on n'y pensait même pas. Elles n'existaient qu'à peine dans cet univers de grisaille et de labeur qui commençait au-delà de nos parcs. Entre notre monde et celui du peuple, il y avait les serviteurs, les bonnes, les cuisiniers, les jardiniers... Nous n'avions pas de crise d'identité à l'époque. Malgré tout, je me demandais de temps en temps qui j'étais et ce que je faisais en ce bas monde. Les belles femelles que je rencontrais au tennis, au manège ou dans les soirées ne se posaient jamais, elles, de telles questions : elles étaient intimement persuadées qu'elles méritaient leur fortune et que la mort n'existait pas. Elles s'amusaient énormément à traiter leurs "inférieurs" comme de la merde. Aucune ne me plaisait, tant elles me paraissaient interchangeable.

J'entends Arlene qui revient de l'une de ces courses mystérieuses qui soutiennent son existence. Elle s'y rend avec détermination. On voit sur son visage, on sent dans sa démarche, qu'il s'agit d'une affaire d'importance, et puis

un jour, tout à fait par hasard, on découvre qu'elle était allée présider le Comité pour la Décoration de l'Autel ou quelque autre assemblée du même style.

J'étais encore très jeune quand mon père m'emmena aux États-Unis. J'avais passé les quatre dernières années de mon adolescence dans un collège suisse où j'avais appris à faire du ski, ce qui était moins banal qu'aujourd'hui. Élève méthodique mais un peu terne, je réussissais, sans plus. C'est avec un enthousiasme sincère que je revins dans ma famille afin qu'elle m'initie aux mystères de la finance. Cinq ans plus tard, ce voyage aux États-Unis était comme le cadeau qui récompense traditionnellement la remise des diplômes universitaires, car dans notre famille, nous n'allions PAS à l'université. Nous étions formés sur le tas. Les choses ont bien changé depuis.

“Je veux rendre visite au Professeur Filejian” me dit mon père. “Nous étions

au collège ensemble. C'est un type remarquable.”

L'Amérique me séduisit. New York me surprenait par sa verdure et sa gaieté. Plus que Paris, où je n'avais pas eu la permission de commettre les folies de mon âge, New York lézarda l'édifice de mon éducation guindée. Les femmes me fascinaient : elles conduisaient, fumaient, riaient à gorge déployée et semblaient s'adapter facilement à toutes sortes de situations. Elles étaient capables de passer avec beaucoup de naturel d'un restaurant de luxe à un étalage de frites ou de châtaignes. Il m'était souvent difficile de savoir si j'avais affaire à une jeune fille pauvre qui évoluait avec sang-froid parmi les riches ou à une jeune fille riche qui ne voyait aucune objection à se mêler aux pauvres. Entre elles, les femmes s'y trompaient moins car elles repéraient des détails de coupe ou de qualité de vêtements qui m'échappaient complètement. Et puis, dans cette façon qu'elles avaient de vous regarder franchement, dans cette habitude de

vous appeler tout de suite par votre prénom, dans la vivacité et l'animalité saine de tous leurs gestes, qu'il s'agisse de monter un escalier en courant ou de sauter à bicyclette, on sentait un grand élan de liberté qui me faisait perdre la tête et m'emportait, béat, dans leur sillage.

Je me souviens à peine des transactions. Des hommes d'affaires allaient, venaient. On signait des contrats. On échangeait des cigares. On se faisait inviter vingt fois dans la journée.

En caleçon de bain, autour d'une piscine on discutait investissements, marchés, golf ou voitures. Tout ce beau monde buvait énormément. Rires, femmes... Mon cœur, emporté par un rythme nouveau, s'était mis, lui aussi, à vivre un peu plus vite. Nous passions presque sans transition d'une réunion sérieuse, intense, interminable, à une soirée folle où l'on se lançait des confettis en soufflant à tue-tête dans des bouzines.

Vers minuit quelques jolies filles apparaissaient toujours comme par enchantement, montaient sur les tables et se déshabillaient. On les encourageait bruyamment à écarter les lèvres de leur sexe et à s'insérer un doigt dans le vagin. On écrivait un numéro de chambre sur un billet de banque et on le donnait à l'une d'elles qui le prenait et se le calait derrière l'oreille. Je ne reconnaissais plus mon père. Il se décripait de jour en jour. Pourtant, je le savais, il reviendrait en Belgique aussi digne, aussi imperturbable qu'auparavant, aussi raide que s'il avait avalé un parapluie.

Mais il fallait, il l'avait dit cent fois, rendre visite à Filejian. Nous prîmes le train qui passe par la ville de Lake George, le train qui va de New York à Montréal. Là, pour atteindre Folett's Landing et la propriété des Filejian, il fallait faire deux heures à cheval sur une piste caillouteuse au milieu de collines infestées de moustiques ; cette même piste sur laquelle les fantassins du Général Burgoyne s'étaient

péniblement avancés (dans l'autre sens) vers la défaite et vers la mort. L'autre solution consistait à prendre une vedette. Mon père et moi n'hésitâmes pas une seconde. L'embarcation était, par ailleurs, magnifique et pimpante. Coque de bois verni, elle se lançait hardiment, au doux grondement de ses deux gros moteurs, vers le centre du lac.

Un an après mon mariage, j'en offris une exactement semblable au vieux Filejian : même fabricant, même modèle. Je ne la vis pour la première fois qu'en 1939 mais je l'ai encore. Le bois verni reluit toujours autant et fait toujours ressortir la pâleur bleutée des sièges en cuir et le rouge vif du tableau de bord cerné de blanc. Seuls les moteurs sont neufs. Dans un moment d'enthousiasme, je l'avais appelée *Arlene*.

L'autre jour, un de mes neveux qui voulait se rendre au Club Nautique, n'arrivait pas à faire démarrer son hors-bord. "Tu me prêteras bien ta vedette,

oncle Carl ?” J’allais dire “Oui, bien sûr” quand ma femme se mit à japper : “Tu as vu le nom de la vedette ? Elle s’appelle *Arlene*. Quand tu voudras l’emprunter, c’est à moi que tu le demanderas.” Il y eut un moment de gêne. Il y en a souvent dans cette maisonnée. Comme le silence se prolongeait, je me raclai la gorge et annonçai : “Prends-la, prends-la. Je suis sûr qu’Arlene n’y verra aucun inconvénient.”

Allongés sur des chaises longues, ma femme et moi étions à l’embarcadère. Arlene ne répondit pas et se replongea dans le dernier exemplaire de McCall, mais je voyais sur son visage qu’elle avait l’intention de me faire payer ça plus tard.

J’adore l’embarcadère. Quand les journées sont chaudes, il offre la fraîcheur de l’eau et l’ombre savoureuse des grands sapins qui le dominent. Mon regard plonge à rebours vers leur cime puis, saisi de vertige, s’élance dans l’infini du bleu... Ce bourdonnement

soporifique est-il proche ou lointain ?
Est-ce une tronçonneuse perdue dans
les collines ou quelque insecte dur
s'évertuant dans l'écorce ?

Je ferme les paupières et me laisse
aller au plaisir de penser que je suis
bien en vie. Chaque seconde qui passe
est une seconde que je dérobe au
temps. La caresse du vent, le clapotis
de l'eau contre les planches, le
gémissement rauque des mouettes - car
elles s'aventurent jusqu'ici - l'odeur
épicée de la résine que diffusent les
mous mouvements des troncs d'arbre,
tout me confirme délicieusement dans
la certitude de mon existence. Je me
mets à sourire, et soupçonneuse de tout
bonheur, Arlene me dit : "À quoi
penses-tu ?" Puis elle me fait la gueule
parce que je réponds : "À rien."

C'est sur ce même embarcadère que
je l'ai aperçue pour la première fois. Elle
était venue nous accueillir, mon père et
moi, lors de notre première visite. Elle
était en short et en chemisette. Ses
belles jambes bronzées attirèrent mes

regards dès le premier instant mais ce qui, les jours suivant, me fit tomber amoureux fut sa vivacité et (mais oui) sa simplicité et sa gaieté. Sa famille ne manquait de rien mais elle n'était pas riche, et Arlene ne semblait pas s'apercevoir à quel point je l'étais. Elle riait, chantait, me prenait par le coude pour aller voir un nid de ceci ou une touffe de cela dans les bois qui cernaient la maison sur trois côtés. Elle me parlait des Guides qu'elle présidait (déjà) dans la région. C'était la fraîcheur même. Il y avait dans ce petit corps une énergie qui sentait le gamin et le jeune animal un peu fou. J'étais sans expérience, sans défense, vaincu d'avance.

Il faut ajouter à cela une atmosphère familiale extraordinaire. La mère était un peu sotte mais elle tenait sa maison avec talent et savait vous rendre la vie agréable. Le père, sorte d'Einstein bedonnant, rayonnait de science et de bonté. Il avait étudié la psychologie avec Freud en personne et fut l'un des premiers à vulgariser les principes de la

psychanalyse aux États-Unis, mais sa curiosité s'étendait à d'autres domaines. Médecin au départ, il avait publié des ouvrages sur les maladies de la peau, le durcissement des artères et... les sociétés d'insectes ! Il jouait du violon, parlait sept langues, lisait le latin et le grec dans le texte et pouvait discuter aussi bien des sites préhistoriques, des romans d'André Gide ou des infections ovariennes. On ne se lassait pas de l'écouter. Il auréolait la maison de sa présence.

Ils avaient trois enfants. Les deux garçons avaient fait des études fulgurantes et se distinguaient brillamment dans les domaines respectifs de la chirurgie dentaire et de la restauration de tableaux. Bien longtemps après eux, était née Arlene qu'à dix-huit ans Filegian prenait encore sur ses genoux, et à qui il disait en riant, les yeux voilés d'amour : "Ma chérie, le plus important dans la vie, c'est encore d'être heureux".

En langage clair, cela voulait dire que la charmante Arlene n'avait pas été capable de réussir le moindre examen, qu'elle ne lisait que des fadaises, et que pour elle, la réflexion n'avait que peu de prise sur l'instinct. Sa culture générale était nulle. Légère et vide, elle rebondissait à la surface de la vie comme une balle de ping-pong. J'avais des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, mais je souffrais d'une irrémédiable paralysie des sens.

Au lieu d'accompagner mon père dans toutes ses négociations new-yorkaises, je revins, de plus en plus souvent, à Folett's Landing sans même m'apercevoir que je passais plus de temps avec le patriarche qu'avec la jeune fille.

Nos deux familles approuvaient cet amour naissant, mais il fallut bientôt se décider, car notre séjour américain se terminait. Je paniquai et demandai la main d'Arlene. Deux semaines plus tard, nous passions notre lune de miel

sur le paquebot qui nous ramenait à Anvers.

L'âme d'Arlene ne mourut pas d'un jour à l'autre, et il serait difficile de préciser chaque stade de sa désintégration, tant le processus fut graduel. Qu'il suffise de dire qu'en une quinzaine d'années, elle était devenue à peu près ce qu'elle est maintenant.

Intoxiquée par mon argent et par le pouvoir que cela lui donnait sur ses semblables, elle s'amusait à faire souffrir les commerçants. Elle adorait les voir se tortiller comme des asticots. Rien ne lui plaisait davantage que le spectacle de leur appréhension lorsqu'elle se plaignait d'une livraison. Ils devaient s'humilier, se prostituer devant elle. Ses domestiques aussi, naturellement.

Ma belle et fraîche Américaine était devenue l'une de ces abominables garces que j'avais si bien cru éviter jadis. J'eusse mieux fait de fermer les yeux et d'en choisir une au hasard. De temps en temps, au moins, la mort d'un

enfant, des ennuis de santé ou quelque autre épreuve familiale atténuait leur arrogance et les rendait presque humaines. Dans le cas d'Arlene, ce fut le contraire : elle alla de mal en pis.

Heureusement (si j'ose dire) nous fûmes bientôt engloutis par la grande crise économique de 1929. Elle n'atteignit la Belgique qu'avec un certain retard mais affecta notre commerce international dès le début. Si on ne voulait pas faire faillite, il fallait accomplir des miracles. Je me débattis comme un diable dans un bénitier. Je restais au bureau de douze à quatorze heures par jour, même les fins de semaine, avec seulement vingt minutes de repos pour avaler une tartine de confiture ou un sandwich au pâté à midi. La vie avec Arlene me devint d'autant plus supportable que je la voyais peu.

Je gagnai la partie. Notre compagnie survécut. Je sortis de ce cauchemar en homme d'affaires chevronné. Mon père, qui m'avait donné carte blanche, était

extrêmement fier de moi. Notre niveau de vie demeura inchangé. On pourrait même dire que l'accroissement du chômage avait rendu les pauvres encore plus humbles et plus serviles, ce qui convenait parfaitement à Arlene. Elle flottait sur le tapis rouge que son armée d'adulateurs rémunérés déroulait constamment à ses pieds.

Ce fut pendant les dix premières années de notre mariage que nos deux fils naquirent. Après quoi, Arlene et moi fîmes chambre à part.

Mon premier fils, Alfred, que nous avons toujours appelé Alf, était très laid à la naissance. Enfant, il garda un petit visage triste et chiffonné. Jeune adulte, il devint nerveux, instable et difficile à comprendre. Il adorait les voitures de sport qu'il lançait à des vitesses insensées. Il adorait aussi la chasse, que j'ai toujours eue en horreur. De temps en temps il nous annonçait qu'il voulait s'engager dans la Légion Étrangère, les Marines ou les Commandos, à moins que ce fût dans

les Parachutistes, projets que, fort heureusement, il ne mena jamais à terme.

Je voyais bien qu'il voulait fuir le milieu familial et ça, je le comprenais parfaitement. Je sentais également que ses tendances autodestructrices illustraient la volonté de se prouver quelque chose à lui-même. Mais quoi ?

Sa mère l'avait détesté dès le premier instant. Pensez donc : elle, avoir un enfant laid ! Elle essaya d'oublier qu'un tel accident lui fût jamais arrivé. Dès le début de sa grossesse elle s'était vue visitant les salons du tout Bruxelles avec un bébé qui aurait fait l'admiration générale.

Deux ans plus tard, ce fut précisément ce qui arriva. Charles naquit beau... et le resta. Avec Alf, on avait prétexté tout un chapelet de complications médicales afin d'éloigner les visiteurs. Pour Charles, au contraire, on organisa un spectacle en règle. Près de l'heureuse maman trônait le beau rejeton tout entouré de fleurs.

Les dames de la ville vinrent dûment s'extasier.

Charles, demeura à la fois intelligent et modeste. Il grandit normalement. Il était réservé et affectueux. Il aimait bricoler. Il réussit calmement tous les examens que le collège puis l'université placèrent sur son chemin, et devint courtier en bourse. Il se maria dans son milieu et mène depuis une existence paisible.

Arlene ne fut pas vraiment récompensée de son adulation. Certes, Charles aime sa mère mais c'est davantage par principe que par instinct. C'est l'effet d'un esprit tolérant.

Alf, lui, n'a jamais aimé Arlene et ne s'en est jamais caché. Un jour pourtant, il y a de cela bien des années, il lui déclara qu'il oubliait le passé et qu'il lui pardonnait. Arlene se mit dans une rage terrible : qu'y avait-il à pardonner ? Les dieux ne reçoivent pas le pardon de simples mortels. Dans ce maladroit effort de réconciliation, elle

ne vit qu'une insulte, et le pauvre Alf n'en fut que plus détesté.

Ce qui me chiffonna longtemps fut que, jeune adulte, Alf ne semblait pas avoir de petites amies. À son âge, je n'en avais pas non plus mais les temps avaient changé. La pensée qu'il était peut-être homosexuel m'attristait. J'imaginai qu'il en avait honte, et que cela le poussait à conduire sa voiture comme un fou, ainsi qu'à exterminer des animaux qui ne faisaient de mal à personne.

Je décidai de lui parler avant qu'il fût trop tard. J'étais résolu à lui dire, presque brutalement, qu'en dépit de la répugnance profonde que m'inspirait la sodomie, je préférais encore le savoir dans le lit d'un autre homme que six pieds sous terre avec une belle plaque de marbre au-dessus. Je voulais surtout lui confirmer que, quelles que soient ses tendances sexuelles, il pourrait toujours compter sur mon affection et sur mon respect.

Alf sortit soulagé de cette conversation, et j'en sortis, moi, agréablement surpris car je m'étais trompé. Il n'était pas homosexuel mais se disait affligé d'une si petite érection qu'il avait peur que les femmes se moquent de lui. Les jolies filles l'attiraient, et par le biais de la masturbation, il n'avait aucun mal à éjaculer, mais il craignait les comparaisons défavorables, et cela le rendait pratiquement impuissant.

J'avais entendu dire, sans savoir si c'était vrai ou s'il s'agissait d'un stupide ragot, que les Chinois ont des érections plutôt modestes. N'ayant rien à perdre, j'envoyai Alf faire un stage dans nos bureaux de Hong Kong, et je lui refilai le numéro d'une merveilleuse créature que l'on ne peut pas décemment appeler "prostituée", car une nuit passée avec elle coûtait si cher qu'elle se contentait souvent, pour elle-même, d'une seule "visite" par mois. Le reste du temps, elle menait une existence parfaitement respectable. Deux ans plus tôt, j'avais obtenu comme un rare

privilège l'adresse de cette déesse lors d'un bref passage à Hong Kong. J'espérais seulement qu'elle était encore disponible. J'assurai Alf qu'on ne se moquerait pas de lui (après coup et derrière son dos, peut-être, mais certainement pas devant lui).

À ce jour, nul n'a daigné me renseigner scientifiquement sur la taille des bites asiatiques. La question, d'ailleurs, ne me préoccupe guère. Il me suffit de savoir que mon fils revint de Hong Kong avec une fort jolie Chinoise, qu'ils se marièrent et s'établirent à San Diego. Ils ont maintenant deux adorables enfants, et semblent aussi heureux que l'on peut raisonnablement s'attendre à l'être. Alf aime toujours les armes à feu mais maintenant il se contente d'en faire collection. Il ne chasse plus. Sa voiture ? Une Oldsmobile familiale...

Le pauvre garçon n'était pourtant pas au bout de ses peines. Quand, mise devant le fait accompli, Arlene apprit qu'Alf avait épousé une Chinoise, elle

entra, une fois de plus, dans une rage épouvantable. Je ne la savais pas raciste pour la bonne raison que nous n'avions probablement jamais abordé le sujet mais on m'avait dit qu'en public elle proclamait hautement (trop hautement peut-être) sa tolérance pour toutes les nationalités et toutes les races.

Qui peut se dire parfait en ce domaine ? Les pires sont souvent ceux-là même qui se plaignent du racisme. Ils professent, à l'égard d'autres groupes, une haine implacable. On parle alors de "violence ethnique". C'est un terme, paraît-il, beaucoup plus acceptable que "racisme". Quant à moi, chaque fois que je me suis senti mal à l'aise vis-à-vis d'une nationalité ou d'un groupe religieux, je me suis efforcé de juger et de jauger les personnes en tant qu'individus, et non par rapport à leur appartenance culturelle ou raciale. Je m'en suis toujours bien trouvé.

Je fus donc ahuri des réactions de ma femme. Je concevais parfaitement

qu'une belle-mère puisse ne pas s'entendre avec sa belle-fille mais pas avant de l'avoir rencontrée. J'en arrivai à la conclusion qu'Arlene n'était pas seulement ignorante, égoïste et sotte mais qu'elle souffrait d'un véritable déséquilibre mental. Dans son imagination fiévreuse, elle avait fini par se persuader qu'elle appartenait à une sorte de sang bleu, une sorte d'aristocratie de la richesse qui excluait 99,99% de la population.

Cela impliquait un certain style de vie, un ensemble de rites quasi religieux. Il fallait s'acheter une nouvelle robe pour chaque occasion, mais aussi une nouvelle paire de chaussures chaque semaine (notre grenier ressemble à un musée de la chaussure) ; il fallait détester l'ail, adorer les sandwiches au concombre, avoir une adresse dans un quartier chic de New York, et de toute évidence, ne pas être Chinois.

Tout cela me touchait douloureusement, car avec un nom

comme Golding, il semble bien que je doive posséder des gènes juifs et, effectivement, j'en ai. Mon arrière-grand-père était juif... un fort mauvais Juif d'ailleurs, car il épousa une *goy*, ne fit pas circoncire mon grand-père et ne mit jamais les pieds à la synagogue. Personnellement, je ne parle ni l'hébreu ni le yiddish, je connais très mal la Bible, j'adore (j'adorais) la charcuterie, les raies et les langoustes... Malgré tout, pendant qu'Arlene poussait sa crise, je me sentais puérilement et irrationnellement juif. Car enfin, que pensait-elle réellement des Juifs ? Ne m'avait-elle donc épousé que pour mon argent ou, ignorante comme elle l'était d'à peu près tout dans sa jeunesse, n'avait-elle découvert mes racines juives que beaucoup plus tard ? Pourtant, un nom comme Filejian, d'où cela sort-il ? D'Arménie ? Elle n'avait donc rien contre les Arméniens ?

Au moment où ces réflexions m'assaillaient, Arlene parcourait la maison de fond en comble, déchirant

toutes les photos d'Alf. Il n'y en avait déjà pas tellement. Puis elle lui écrivit qu'elle ne voulait plus jamais le revoir. Comme elle devait rager de ne pouvoir le déshériter !

De temps en temps je vais à San Diego passer quelques jours avec mon fils et sa famille. Il a le sens des affaires. Ses souffrances ont fait de lui un être bon, honnête et toujours intéressant. Il a même appris à parler le Mandarin couramment. Aux dernières nouvelles, il a été choisi par le gouvernement américain pour accompagner une délégation d'hommes d'affaires en Chine.

Le mariage de Charles fut beaucoup plus conventionnel. Arlene eut, pour son fils bien-aimé, la cérémonie dont elle avait toujours rêvé, avec montagnes de fleurs, musique, chœur, cortège interminable de Cadillacs et réception palatiale. Les grands couturiers se battaient à coup de robes du soir. La

plupart des hommes s'y ennuyèrent prodigieusement.

Anne, la jeune épousée, ne fut pas, toutefois, ce qu'Arlene aurait appelé une belle-fille idéale. Elle aussi, en un sens, avait caché son jeu. Dans la petite ville de l'État de New York où Charles s'établit, elle se présenta - et fut élue - aux élections municipales, et en général, fit beaucoup parler d'elle. Même après la naissance de ses deux enfants elle refusa d'engager des domestiques. Sa maison est souvent en désordre. Arlene, scandalisée, tenta de lui donner quelques conseils. Elle se fit vertement remettre à sa place. En public, les deux femmes s'adorent.

Septembre

Ainsi donc, en 1939, nous avons choisi de nous installer de façon permanente aux États-Unis. Mes parents étaient morts et ceux d'Arlene

aussi. J'avais fait transférer mes avoirs en Suisse et à New York. Il fallait être bien naïf à l'époque pour croire que les Allemands respecteraient la neutralité de la Belgique. Ce fou furieux de Wilhelm n'avait guère pris de gants pour nous envahir en 1914. Son successeur, qui était encore pire, ne s'embarrasserait d'aucun scrupule. Seuls ne le savaient pas ceux qui ne voulaient pas le savoir.

C'est ainsi que, quelques mois avant le début de la guerre, sans panique, nous retournâmes aux États-Unis afin d'y continuer une existence à peu près normale. Vers la fin de notre séjour belge, nous n'avions manqué, à un moment donné, que de papier hygiénique.

J'entendais, l'autre jour, Arlene qui évoquait une fois de plus ce contretemps. Cela fait partie de son répertoire. Elle s'adressait, en l'occurrence, à notre jardinier polonais. Celui-ci s'était battu contre les Allemands à Varsovie, puis avait réussi

à fausser compagnie à ses “libérateurs” russes. Il se montrait, comme d’habitude, plein d’indignation et de sollicitude pour les malheurs d’Arlene. Il m’aperçut et me fit un clin d’œil.

En 1939 il fallut repartir à zéro mais j’avais des fonds, je connaissais encore pas mal de monde en Amérique, et le travail ne me faisait pas peur. Je retombai sur mes pieds sans trop de mal. Il eût été absurde, dans ces conditions, de revenir en Belgique à la fin de la guerre pour encore tout recommencer. Je m’étais adapté au style audacieux et fluide des affaires traitées à l’américaine.

Dès notre arrivée à New York nous achetâmes un appartement dans un quartier dûment approuvé par Arlene, et aussitôt que cela fut possible, nous reprîmes le chemin de Folett’s Landing. Ma femme avait hérité de la propriété de son père. Il n’était plus nécessaire d’y aller à cheval ou de prendre le bateau : une route goudronnée menait jusqu’à l’entrée du parc. Je rendis visite, dans

son hangar, à la vedette *Arlene* qui ne demandait qu'à reprendre du service. Je fis retaper et moderniser la maison. C'est ainsi que, chaque été, nous y sommes revenus en vacances. J'y ai pris ma retraite et c'est là que je m'achemine doucement vers la mort.

J'entends *Arlene* qui se livre à l'un de ses passe-temps favoris : suivre la bonne comme son ombre et lui expliquer comment passer l'aspirateur ou comment nettoyer une baignoire. Chemin faisant, et entre deux volées de conseils judicieux, elle décrit pour la centième fois son enfance dans cette maison, les changements qui s'y sont produits, le début d'incendie dans le bureau de son père, etc. On dirait qu'elle fait visiter un monument historique à un groupe de touristes émerveillés. S'y ajoutent les innombrables circonstances où elle prétend avoir cloué le bec à des interlocuteurs. Je dois dire, en toute objectivité, que ses histoires ne s'enjolivent jamais avec le temps. Une fois sorties de leur gangue, elles

demeurent figées pour l'éternité, et ce jusqu'au moindre ton de voix et jusqu'au rire discret qui précède la brillante repartie finale.

Si Arlene se fait conduire quelque part en voiture, au moment de descendre elle regarde la poignée de la portière comme si c'était le tableau de commande d'un vaisseau spatial. Sa main, tremblante, hésitante, s'avance et puis retombe, découragée par la complexité de la tâche à accomplir. Son regard se remplit de détresse : elle est prisonnière de la voiture. On se précipite pour lui ouvrir. Elle remercie d'un sourire qu'elle croit toujours enchanteur. Si, par contre, elle prend la voiture elle-même, elle ouvre et referme la portière avec une vigueur toute masculine.

Mais, dira-t-on encore, quel besoin aviez-vous de rester si longtemps avec elle ? Il y a des années que vous auriez dû divorcer. Votre situation est absurde.

D'une part, je suis né à une époque où divorcer ne se faisait guère. D'autre part, je me suis toujours vanté d'être souple et adaptable. Je l'ai prouvé en affaires. Et puis, de nos jours, le divorce est tellement courant qu'il n'y a vraiment pas de quoi en faire un plat. Alors ?

Alors, c'est plus profond. Ce n'est pas la procédure qui m'inquiète, ni l'argent que j'y perdrais, ni l'opinion publique (qui, d'ailleurs, s'en moque éperdument) ; non, c'est quelque chose qui touche à l'essentiel.

Adoptons une comparaison. On peut dire que l'immense majorité des hommes et des femmes ont fait l'expérience, au moins à certains moments de leur vie, des extases de l'amour physique. Il y en a cependant, et nous en connaissons tous, que l'idée même de faire l'amour paralyse littéralement. Ils voudraient bien, mais ils n'en ont pas le courage, et plus ils attendent plus ils sont prisonniers de leur peur. À la fin, ils se persuadent

qu'ils sont trop vieux, et que ce n'est plus la peine d'essayer. Ils ne s'y sont jamais vraiment appliqués, bien sûr, mais ils finissent par se convaincre qu'ils ont fait tout leur possible.

Je suis un peu dans ce cas-là ; seulement moi, c'est pour le divorce. Je n'en ai pas le courage. La seule idée me crispe les intestins. De quelles sombres terreurs, semées en moi dès mon enfance, suis-je devenu la proie ? Je ne le saurai jamais, et surtout je n'ai aucunement l'intention d'arrondir le compte en banque d'un psychiatre pour le découvrir. Je demeure pingre pour ces choses-là. En attendant je suis, moi aussi, prisonnier de ma peur. Moi aussi j'ai laissé venir la vieillesse qui, de toutes les excuses, semble encore la meilleure pour bénir l'inaction.

Je n'accepte tout de même pas que ce refus du divorce soit une décision purement irrationnelle. J'y vois deux petites lueurs de logique.

La première, au début de notre mariage, fut l'éducation des garçons.

Loin d'être idéale, l'atmosphère familiale n'en était pas moins stable.

Quand les enfants nous quittèrent il me resta une deuxième raison, à la fois plus personnelle et plus trouble : je ne pouvais chasser de mon esprit que c'était bien moi qui avais demandé Arlene en mariage. Personne ne m'y avait poussé. Par conséquent, il me fallait en subir les effets. Je serais donc puni toute ma vie, non d'un acte scélérat, pervers ou cruel mais d'une erreur de jugement. Mis au pied du mur, je trouve encore plus logique de pardonner à Arlene.

De temps en temps je retourne à New York... seul. J'ai pris ma retraite il y a cinq ans mais je suis resté membre de plusieurs conseils d'administration. On ne me demande guère mon avis, mais cela rompt la monotonie de tous les jours.

New York satisfait un double besoin : de nostalgie et de plaisir. Je vais à mon ancien bureau de Wall Street. J'y ai

toujours droit, et personne n'y touche. Le silence confortable du treizième étage (nous ne sommes pas superstitieux dans notre gratte-ciel, semble-t-il), l'immense table de chêne, la mappemonde sur le mur, tout me fait revivre en me laissant rêver.

En bas, il y a LA rue, Wall Street, et son atmosphère de village (ou presque) : petits vendeurs, touristes, jeunes turcs qui reviennent de se faire habiller chez Brookes Brothers et qui traitent de haut tous ceux qui ne gagnent pas autant qu'eux. Il y a aussi les secrétaires : des centaines, des milliers de secrétaires. J'ai gardé le contact avec cinq ou six d'entre elles. Elles constituent mon petit harem. Elles savent que je ne les méprise pas et que je m'intéresse vraiment à elles, à ce qu'elles pensent, à ce qu'elles font...

Je m'arrange pour rencontrer l'une d'elle, et je l'emmène dans un bon restaurant où l'on me sert du jambon blanc et des pommes de terre bouillies, mais où je me régale en imagination à

chaque bouchée de salmis de canard qui passe entre ses lèvres, à elle... entre ses dents. Je bois de l'eau mais je sens le velouté d'un Aloxe-Corton lui passer sur la langue et descendre le long de sa gorge. Plus tard, dans une chambre du Waldorf Towers, c'est son corps tout entier qui glisse sous mes lèvres et c'est au nectar de sa jeunesse que je me saoule. Le réveil est feutré, complice, affectueux. Je glisse dans son sac à main de quoi l'aider à résoudre bien des problèmes ou de quoi s'offrir ce qui, sans moi, serait toujours resté un rêve.

Octobre

Un jour, il y a de cela quelques semaines, et alors que je songeais précisément à retourner à New York, j'étais étendu sur la chaise longue de la terrasse qui prolonge la salle à manger. Rien d'extraordinaire à cela : je passe ainsi, désormais, les trois quarts de ma vie. J'entendais Arlene caqueter avec deux ou trois vieilles toupies qui ne

valent guère mieux qu'elle. J'écoutais sans écouter comme on se prend parfois à lire sans lire. Il était question d'exposer des fleurs. Ces dames avaient formé, sous la présidence d'Arlene, une sorte de cercle floral, et chaque année une exposition avait lieu chez l'une ou chez l'autre.

Je supporte les corvées mondaines quand je le dois mais je me refuse à les encourager. Les cris extatiques de ces êtres fats, inutiles et bouffis de graisse ; les gloussements, les toilettes impossibles et l'indigence générale des conversations me donnent la nausée. Bien qu'Arlene soit dans sa maison, à elle (comme elle ne manque jamais une occasion de me le rappeler) je refuse absolument de laisser ce genre de cirque envahir le cadre de notre vie quotidienne. Je m'absenterais, bien sûr, mais je ne peux en supporter l'idée. Je trouverais la célébration d'une messe noire moins indécente que ce rassemblement de bigotes. Je suis devenu si allergique aux fréquentations de ma femme que, bien illogiquement,

je me hérissais dès que quelqu'un me dit
aimer les fleurs.

Arlene était partie sur sa lancée. Elle
regrettait, une fois de plus, de ne
pouvoir organiser l'exposition chez elle ;
puis, emportée par ses propres paroles,
elle entraîna sa meilleure amie dans un
coin de la salle, c'est-à-dire juste
derrière la porte qui donne sur la
terrasse et murmura : "Mais, ne vous en
faites pas, ma chère, nous aurons
bientôt cette exposition. Mon mari n'en
a plus pour longtemps, vous savez. "

À mon âge, l'idée de la mort devrait
m'être familière. Eh bien non : une
sueur glacée descendit sur ma peau. Je
me sentis pâlir. Ma chemise collait à
mon dos, et à grands coups qui me
terrorisaient, mon cœur battait comme
s'il eût voulu sortir de ma poitrine. Il me
fallait rester parfaitement immobile. Le
moindre effort m'aurait été fatal. Je
fermai les yeux. Je me calmai peu à
peu. Je sentais le sang qui ralentissait
dans mon corps. Je frissonnais.

J'attendis sans bouger encore cinq bonnes minutes. Je respirais lentement, profondément. Il était impératif que je quitte cette terrasse. Quelle eût été la réaction d'Arlene si elle avait soupçonné que je connaissais son secret ?

Aurais-je éprouvé une certaine satisfaction à ce qu'elle sache que je savais ? Peut-être ; mais pour déchu que je fusse alors, grelottant sans pudeur au moindre souffle d'air, j'avais décidé de survivre et de la battre à son propre jeu. Il me serait toujours possible de changer d'avis plus tard et de lui répéter mot pour mot ce que je lui avais entendu dire.

Des images de complot, de conflits, se pressaient en foule dans mon âme. Je les repoussai toutes. L'important était de m'éloigner, d'aller prendre un bain puis de m'étendre dans ma chambre.

Il fallait se lever en silence, car faire traîner la chaise longue de quelques centimètres sur le ciment de la terrasse aurait suffi à trahir ma présence. Je

quittai donc mon siège avec des ruses de Sioux. J'étais encore un peu étourdi, et dus m'appuyer longtemps à une colonne du porche avant de pouvoir m'aventurer dans le jardin.

Je descendis les marches et traversai la pelouse. Je rencontrai le jardinier. Soudain, je me sentis en pleine forme. Nous bavardâmes. Nous allâmes voir les lapins qui eussent été délicieux si Arlene avait autorisé qu'on les tuât. Je blaguais, les mains dans les poches, car elles tremblaient encore légèrement. J'avais envie de faire des folies. Le jardinier dut croire que j'étais un peu ivre.

Ayant contourné la maison pour emprunter l'entrée principale, je remontai lentement vers ma chambre, pris un long bain, pas trop chaud (dixit medicus) et me mis au lit sans avertir personne. On me chercherait, on me trouverait, on me croirait malade. Cela ne pourrait que galvaniser les espoirs d'Arlene. Je me sentais extrêmement fatigué, et m'endormis immédiatement.

Je ne me réveillai que vers six heures du soir, la langue pâteuse mais l'esprit vif. J'allai me passer un gant de toilette humide sur la figure, me rinçai la bouche et me peignai. Revenu dans ma chambre, je téléphonai aux cuisines pour qu'on m'apportât un verre de lait de beurre.

La bonne frappa presque aussitôt. Je venais juste d'enfiler une robe de chambre. Je me sentais vraiment très bien. Je pris le verre. La bonne ne montrait aucune curiosité, aucun étonnement. Je lui demandai si l'on m'avait cherché : non.

L'Inutile, c'était bien moi dans cette maison. Je m'approchai de la fenêtre et contemplai ce merveilleux jardin qu'Arlene entretient à grands frais. Elle et ses amies se battent à coups de jardins. C'est à qui exhibera la pelouse la plus longue, les configurations les plus mièvres, le choix de plantes le plus extravagant. "Son" jardin descend doucement vers le lac dont les

miroitements naissent et meurent entre les troncs de “ses” sapins.

Que faire ? J’allai m’asseoir à mon bureau. Je pense plus clairement si j’ai de quoi écrire, même si le résultat n’est qu’une série de gribouillages. Il me fallait examiner la situation sans émotion. Quelles chances avais-je de survivre à Arlene ? Apparemment aucune. Certes, n’étant plus, elle-même, dans la fleur de l’âge, elle pouvait, comme tout un chacun, mourir n’importe quand mais il ne fallait pas compter là-dessus. Elle était active, énergique. Elle vivrait jusqu’à cent ans.

Quand j’étais au collège, il y avait un prof de latin que nous autres, élèves, haïssions de toute notre âme. C’est de cette époque que date mon incroyance vis-à-vis des sorts que l’on peut jeter aux gens car si un millième du malheur que nous souhaitions à ce professeur lui était effectivement arrivé, il n’aurait pas survécu vingt-quatre heures. Teint rosé comme une pêche, souriant et

sautillant, il distribuait à tours de bras sarcasmes, mauvaises notes et retenues tout en passant avec immunité dans le nuage empoisonné de notre haine. Tous les matins nous nous disions : “Pourvu qu’il lui soit arrivé quelque chose !” Nous lui offrions en pensée des escaliers glissants, des arêtes de poisson vengeresses, des bronchites pernicieuses. Rien n’y faisait.

Quand on a tout perdu dans la vie, il ne reste qu’une solution : l’élégance. J’étais vaincu, je l’admettais, mais j’avais encore le choix : je pouvais me laisser aller, et par cet abandon hâter encore ma fin ; je pouvais, au contraire, lutter élégamment, comme si de rien n’était, jusqu’à mon dernier souffle. Vaincu, je devais réagir en vainqueur. Sans jamais m’abaisser à confondre espoir et illusion, j’absorberais un peu de ce panache qui fréquemment transcende la défaite en victoire.

La vie se perpétua dans sa tranquillité et sa monotonie. Il y avait

tout de même quelque chose de changé. Le docteur m'avait permis trois œufs par semaine. Je n'en prenais plus aucun. J'avais, jusque-là, de temps en temps, chipé une crotte en chocolat dans la boîte qu'Arlene laissait comme une tentation sur le piano mi-queue. Fini les chocolats. On m'avait dit de faire deux kilomètres à pied chaque jour : j'en faisais quatre. Quant au rare cigare hollandais dont je me délectais parfois, le soir, devant la télévision, il n'en était plus question. N'ayant jamais abordé le sujet avec Arlene, je ne savais pas si elle avait remarqué ces changements, et dans l'affirmative, quelles conclusions elle en tirait...

Ces mortifications me fascinaient. Je vivais mieux. J'avais un but, même si ce but était le désir à la fois puéril et macabre de survivre à ma femme.

Pendant mes promenades, je m'efforçais d'imaginer ce que serait la vie sans Arlene. Que ferais-je, exactement, si le miracle se produisait, et si je lui survivais ? Comment

organiserais-je ma vie ? Resterais-je à Folett's Landing ? J'avais parfois peur que le hasard me mette en demeure de faire un tel choix, mais je savais que je ferais raser cette horrible maison de bois. Je la remplacerais probablement par une longue construction de pierre, tout en rez-de-chaussée et solidement construite. Plus de planchers et d'escaliers craquants, plus de recoins à l'étage, où il serait si facile de se faire piéger par un incendie, plus de vieilleries : du confort avant tout dans de belles pièces calmes et claires.

De toute façon, je n'y reviendrais qu'en septembre quand les hors-bords auraient fini de rayer la surface du lac de leurs grincements hargneux. Je demanderais au jardinier de simplifier le cadre à l'extrême. Je serais là pour les feuilles rouges, les oiseaux migrants, le calme bleu de l'eau, la fraîcheur vigoureuse de cet air pur que le soleil pénètre encore mais qui, déjà, s'agrippe à votre peau. Je resterais jusqu'aux premières neiges qui donnent l'impression de vivre dans un

paysage à la Grandma Moses. Le reste du temps ? New York, Algarve, Floride ? Il serait toujours temps de décider. Beaux rêves !...

La promenade terminée, je revenais à la réalité. Je lisais mon courrier. L'estomac grommelant d'impatience, j'attendais le maigre déjeuner qu'exige ma santé. Arlene insistait pour qu'on le serve à quatorze heures. Elle s'était mise en tête, il y avait de cela une trentaine d'année, que c'était un signe de bon goût, et depuis, chaque jour, elle s'impressionnait elle-même sans avoir jamais impressionné quiconque. Cette habitude avait donné lieu à des incidents comiques : certaines personnes nous ayant rendu visite un peu avant deux heures de l'après-midi sans se douter que nous mourions de faim.

Chaque fois que je me sentais mal, je m'apprêtais à accepter ma défaite comme un soldat qui a bien combattu, ou encore comme ce grand cerf que

j'avais vu mourir dans ma jeunesse et dont le souvenir ne m'a jamais quitté.

Il était couché près d'un arbre sur les feuilles brunes et humides de l'été précédent. Ses yeux, mangés par les insectes, n'étaient plus que des trous noirâtres où s'accumulaient les croûtes et le pus. Son museau était devenu un amas informe de sang et de terre pour avoir, des semaines durant, essayé d'arracher des racines. Il n'avait plus, comme on dit, que la peau et les os, seulement cette peau était percée aux épaules et aux hanches par de gros moignons blanchâtres, rougeâtres et semés de poils.

Ce cerf n'était pas vieux mais l'hiver avait été précoce cette année-là, et certains animaux expiaient dans des souffrances inouïes le changement imprévu des conditions météorologiques. Je savais que, même si on lui avait offert à manger, il n'aurait pu le faire car, ayant absorbé de grandes quantités de terre, il souffrait également d'occlusion intestinale et

aurait continué à mourir devant un panier de pommes. Cela faisait des jours qu'il était là, respirant faiblement, étendant parfois une patte tremblante et la ramenant lentement comme un ressort faibli. Qu'avait fait cette belle et noble bête pour mériter une telle agonie ? Vivre est donc un si grand crime ?

Je revins au chalet où nous étions alors, et pressai le garde-chasse d'aller loger une balle dans la tête de l'animal, puis les yeux voilés de larmes, je contemplai la ligne rigide et sombre des sapins, me demandant avec effroi ce qui me préservait, moi, de l'horreur générale, et ce qu'il me faudrait endurer vers la fin.

Je l'ai atteint, cette fin. Elle n'est pas drôle, mais elle est supportable. Mon taux de cholestérol a baissé récemment. En revanche, ma tension, qui aurait dû baisser en conséquence, est restée stationnaire et trop forte. Est-ce le fruit de ce combat de tous les jours que je

suis en train de mener ; est-ce la faute de ce pari absurde ?

Novembre

C'est arrivé ! Arlene s'est levée, ce jour-là, plus grincheuse, plus méchante encore qu'à son habitude. Je m'étais instinctivement réfugié derrière le *Wall Street Journal*. Nous étions assis face à face dans la salle à manger, attendant notre petit déjeuner. Arlene monologuait, ronchonnait comme un hérisson puis, soudain, elle s'est tue. Je baissai mon journal. Arlene s'était levée, raidie, la bouche ouverte, comme prête à pousser un grand cri. Je me précipitai et la pris dans mes bras. Sous le tissu de sa robe, je sentais ses muscles durs comme du bois. Elle se rassit, s'effondra plutôt, le corps plié, la tête sur la nappe. La bonne, qui entra dans la pièce, en laissa tomber son plateau. Je me précipitai vers le téléphone.

À l'hôpital on me laissa entendre que l'hémorragie cérébrale ne serait peut-être pas fatale et que, vraiment, on n'avait pas besoin de moi. Fatigué à l'extrême, je rentrai en taxi, téléphonai aux enfants et retournai me coucher.

Le lendemain matin, mes fils et moi étions au chevet d'Arlene. Elle avait tout un côté paralysé mais restait parfaitement consciente. J'essayai de la reconforter. Je la voyais vaincue, et je savais combien elle devait en souffrir. Ma pitié n'était pas plus hypocrite que celle d'un général vainqueur pour le général ennemi, et je lui prodiguai des murmures que j'espérais encourageants. De sa main encore saine, elle saisit la mienne et prononça lentement, d'une voix rendue épaisse par la raideur des joues : "Ça suffit, Carl". Ainsi, nous nous étions compris, sinon réconciliés.

Un coup de téléphone pendant la nuit nous apprit qu'Arlene n'avait pas survécu à une seconde hémorragie.

Je reposai délicatement le récepteur. Ainsi, j'étais libre. Cela m'effrayait un peu ; c'était la peur d'un moine sans son monastère ou d'un soldat sans son régiment. S'annonçait donc une destinée inévitablement courte, mais qui me permettrait de respirer un air plus frais, plus pur. Il me semblait, très loin, entendre, au fond de mon âme, danser des violons et vibrer des trompettes d'argent.

Décembre

Certaines grosses cigales d'Amérique du Nord passent dix-sept ans sous terre. Chenilles, puis chrysalides, elles ne s'évadent que pour leurs derniers jours dans l'intensité de l'amour, de la lumière et de la liberté.